

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

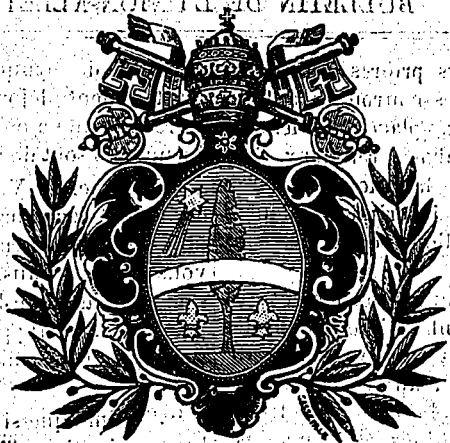
- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

*"Aime Dieu et*

*va ton chemin.*"



# Bulletin de l'Union-Allet

VOL. X.

MONTRÉAL, JUIN 1883.

N<sup>o</sup> 18.

## SOMMAIRE.

1. OFFICIEL.
2. REVUE MENSUELLE DES INTÉRÊTS CATHOLIQUES.
3. COMBAT DE MONTE-ROTONDO.
4. LA FRANCE ET LE CŒUR DE JESUS.
5. LES COLLABORATEURS DU PAPE.
6. L'ÉGLISE DE SAINT-PIERRE DE ROMES.

### OFFICIEL.

#### ASSEMBLÉE GÉNÉRALE.

CAMARADES,

Le Bureau de Régie de l'Union-Allet a le plaisir de porter à votre connaissance les arrangements pris, à l'occasion de notre réunion générale, qui aura lieu à Joliette, les 1er et 2 Juillet prochain. Le départ aura lieu le dimanche, 1er Juillet, de Montréal, à 3 heures P.M., par train spécial, et de Québec, Trois-Rivières, etc. etc., par le train régulier laissant Québec à 4 heures P.M.

Les Zouaves des différentes sections qui désireraient se rendre à Montréal, le dimanche matin, seront reçus par leurs camarades de cette section.

L'excursion des Zouaves sera accompagnée par le corps de musique du 65ème bataillon (fanfare de la cité).

Voici le programme complet de la réunion :  
Dimanche soir, 1er Juillet, visite de Joliette et musique sur la place publique.

Lundi matin, grand messe, à 9 heures, banquet, assemblée générale annuelle, séance dramatique à 7 heures P.M. Enfin, départ de Joliette pour Montréal et Québec à 10 heures P.M.

Avec ces arrangements, tous les Zouaves demeurant entre Québec et Montréal seront de retour à leurs affaires le mardi matin, 3 Juillet.

Le prix du voyage de Montréal à Joliette et retour sera d'une piastre et cinquante centins (\$1.50). Les Zouaves des autres sections bénéficieront des billets réduits d'excursion

que toutes les lignes de vapeurs et chemins de fer vont émettre à l'occasion de la fête de la Puissance.

Le Collège de Joliette voulant bien nous donner gracieusement le logis et les repas, nos seules dépenses seront les frais de voyage.

Le Bureau de Régie espère donc que tous les Zouaves se feront un devoir d'assister en uniforme, si possible, à notre réunion à Joliette les 1er et 2 Juillet.

Vos dévoués camarades,

N. RENAUD, *Président U. A.*

C. A. LEBEL, *Secrétaire U. A.*

### Revue Mensuelle des Interets Catholiques.

France.—Il nous est bien pénible d'avoir toujours à enregistrer contre notre pauvre France des actes d'impôts et d'injustices.

M. Oustry, le préfet de la Seine, a donné satisfaction aux vœux impies du conseil municipal de Paris. La grande croix, centrale du cimetière du Père-Lachaise, la *Croix du Souvenir*, est tombée. Ce pieux monument, qui affectionnait la piété parisienne, et qui s'élevait au bas du coteau, en face de l'entrée principale, a été renversée. A la place où il se dressait, s'élève aujourd'hui une colonne tronquée, sur laquelle sont gravés ces mots : *Monument du Souvenir*.

Nous devons cette justice à la population, dit le *Journal de Paris*, qu'elle n'a pas consacré cette innovation sacrilège : les pauvres gens qui ne savent plus où trouver

leurs morts et qui apportaient leurs prières à la croix commune, continuent à déposer des couronnes autour du Monument du Souvenir qui l'a remplacé : seulement ils s'attachent à multiplier les symboles religieux, c'est un saisissant contraste que celui de la colonne païenne avec les emblèmes chrétiens et les inscriptions pieuses qui décore, les couronnes et médaillons accumulés à sa base.

Ce qui est révoltant c'est de voir un gouvernement qui décrète l'abolition de l'enseignement religieux dans les écoles, l'enlèvement des crucifix et images comme autant d'objets de superstition, se livrer aux rêveries d'une magie imaginaire aux moyens de conjurations et de magies ! Mme Cailhava, la femme à la baguette magique, a passé un traité parfaitement régulier avec M. Demachy, directeur des domaines du département de la Seine, à la date du 21 Janvier 1881. En vertu duquel Mme Cailhava se chargeait de découvrir le mystérieux trésor de Saint-Denis aux conditions suivantes :

" M. le ministre des beaux-arts, après avoir fait procéder à quelques expériences préalables, a pensé que les propositions de Mme Cailhava présentaient un intérêt assez sérieux pour que l'autorisation de pratiquer des fouilles lui soit accordée, sous la réserve que Mme Cailhava se conformera aux prescriptions relatives à la conservation du monument et se soumettra aux conditions imposées par M. le ministre des finances."

Ces prescriptions et conditions font l'objet des articles ci-après :

Suivant les articles, minutieusement circonstanciés, Mme Cailhava prend tous les frais à sa charge, elle promet de ne jamais troubler les cérémonies du culte, etc.

Et les contractants sont tellement sûrs de la découverte d'un trésor pharamineux que l'article 9 s'exprime en ces termes pratiques en faveur de Mme Cailhava :

" 10. Le tiers du produit net de la vente des objets de la seconde catégorie, ou le tiers de leur estimation, au choix de M. le ministre des beaux-arts, sans que la part de Mme Cailhava puisse, dans ce dernier cas, excéder cinq cent mille francs.

" 20. Le tiers de la vente des objets de la troisième catégorie.

" Les ventes qui seront ordonnées auront lieu dans la forme prescrite pour la vente du mobilier de l'Etat."

Mme Cailhava vient d'intenter une action en dommages de 500,000 francs contre l'état pour interruption illégale dans ses investigations.

Pauvre gouvernement !

On signale un fait touchant qui se serait produit dans une école du quartier Saint-Thomas d'Aquin, département de la Seine, dont on vient d'ôter les crucifix. Une petite fille, saisissant la petite croix suspendue à son cou, aurait parcouru tous les rangs de la classe en la faisant baiser par ses compagnes en signe de protestation.

**Allemagne.**—Les relations entre ce pays et Rome sont d'une diplomatie si serrée qu'il est très difficile d'en apprécier les résultats. Toute la bonne volonté de Rome,

supportée des sympathies de l'empereur Guillaume, est constamment déjouée par l'astucie de Bismark. La lettre suivante a été écrite au Pape par l'Empereur. Ces documents sont de la plus haute importance :

" Je remercie Votre Sainteté de la lettre qu'elle m'a écrite le 3 décembre. La bienveillance que vous m'avez témoignée me confirme dans l'espoir que la satisfaction que vous éprouvez, aussi bien que moi, au sujet, du rétablissement de mon ambassade à Rome, vous engagera à répondre par un rapprochement plus marqué aux dispositions qui ont permis de pourvoir à la plupart des évêchés vacants.

" J'estime que si ce rapprochement se produisait pour les nominations d'ecclésiastiques, il favoriserait encore plus les intérêts de l'Eglise que ceux de l'Etat, en permettant de pourvoir aux diverses vacances qui se sont produites dans les rangs du clergé.

" Si je pouvais conclure des concessions du clergé sur ce point que le désir d'un accord est réciproque, je pourrais m'efforcer de soumettre à une nouvelle délibération dans le Landtag de ma monarchie des lois qui, nécessaires à une époque de lutte pour protéger les droits de l'Etat ne sont plus indispensables à une époque de paix.

" Je profite volontiers de cette occasion pour assurer de nouveau Votre Sainteté de mon respect et de ma déférence personnelle."

A cette lettre le Pape écrivit la réponse suivante :

" La lettre que Votre Majesté Impériale et Royale Nous a fait remettre au mois de décembre dernier par les mains de M. Schlœzer, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Prusse près du St. Siège, a confirmé en Nous l'espérance, que Nous nourrissons depuis longtemps de voir résolu, avec un accord complet, les conflits religieux dans le royaume de Prusse. L'auguste parole de Votre Majesté, qui se montre disposée à prêter les mains à une révision de la législation ecclésiastique actuelle, Nous fait entrevoir comme prochaine la conclusion de cet accord. Nous exprimons à Votre Majesté Notre gratitude et Notre satisfaction pour ces dispositions favorables.

" En conséquence, Nous avons fait écrire à M. Schlœzer par le cardinal Notre Secrétaire d'Etat, une note qui, Nous croyons, a déjà été portée à la connaissance du gouvernement de Votre Majesté. Dans cette note, Nous avons voulu que le gouvernement royal fût de nouveau assuré de Notre ferme volonté, déjà manifestée à d'autres reprises, de permettre aux évêques la notification des titulaires à nommer aux bénéfices paroissiaux. Et pour Nous rapprocher le plus possible des vues et des desirs de Votre Majesté, Nous avons fait connaître la disposition dans laquelle Nous sommes de ne pas attendre la révision complète des lois en vigueur, afin de pourvoir, par la notification demandée, aux paroisses actuellement vacantes.

" Nous avons cependant demandé que, en même temps, on arrive à modifier les mesures, qui aujourd'hui empêchent l'exercice du pouvoir et du ministère ecclésiastique, l'instruction et l'éducation du clergé, car, Nous croyons que ces modifications sont indispensables pour la vie

même de l'Eglise catholique. Elles exigent que les évêques aient la faculté d'instruire les ministres sacrés, de les former sous leur vigilance et conformément aux enseignements, et à l'esprit de l'Eglise. L'Etat ne pourrait commander moins pour ses fonctionnaires. Pareillement, une liberté raisonnable dans l'exercice du pouvoir et du ministère ecclésiastique pour le bien des âmes, est un élément essentiel pour la vie de l'Eglise. Ce serait en vain qu'on nommerait aux paroisses de nouveaux titulaires, si ceux-ci se trouvaient ensuite empêchés d'agir en confor- mité des devoirs que leur impose la charge pastorale.

« L'accord étant établi sur ces points, il sera facile, moyennant un bon vouloir mutuel, de s'entendre aussi sur les autres conditions nécessaires pour assurer une paix réelle et durable, but final de Nos communs desirs.

« En attendant Nous prions Votre Majesté d'accueillir l'expression réitérée des vœux ardents que Nous ne cessons de faire pour la pleine prospérité de Votre Majesté et de la Famille Impériale et Royale. »

Toutefois l'Allemagne partagée entre ses craintes bien légitimes de la révolution sociale fomentée par les sociétés secrètes, et ses terreurs chimériques de la Papauté, se contente de faire des concessions isolées, et conserve, tout en laissant sommeiller, ses lois de défiance, de proscriptions et de servitude.

### Combat de Monte-Rotondo.

(25 OCTOBRE 1867)

(Suite.)

A une heure après minuit, les barricades auxquelles tous, officiers et soldats, avaient travaillé avec une ardeur extrême, étaient prêtes à recevoir l'ennemi. Quelques instants après, la porte embrasée s'écroulait, et, tout autour de la ville, on entendait retentir les cris de triomphe des garibaldiens, qui s'en approchaient protégés par les ténèbres. La première attaque des garibaldiens fut cependant encore repoussée avec des pertes considérables par les feux croisés des assiégés, mais bientôt après eut lieu une attaque générale, et, après un combat acharné de deux heures, les pontificaux acablés sous le nombre, se replièrent sur le château, en défendant chaque obstacle et en faisant payer cher à l'ennemi chaque pied de terrain conquis par lui. Dans ce moment suprême, le capitaine Costes se multipliait, et, voyant les garibaldiens s'avancer de tous côtés, laissait échapper ce cri qui traduisait si bien les angoisses de son âme : *Mon Dieu, je combats pourtant pour votre cause !* Enfin vers trois heures du matin, Garibaldi lui-même conduisit au feu l'élite de ses troupes, un bataillon génois tenu jusqu'alors en réserve, qui s'élança à la baïonnette, avec le plus grand élan, et rejeta dans le château les derniers détachements de pontificaux.

Monte-Rotondo était pris d'assaut. Jamais les garibaldiens n'avaient montré tant de bravoure et de ténacité. On sentait que le souffle de l'enthousiasme courait dans leurs rangs et que la présence de l'homme qui était à leurs yeux la personification légendaire de l'idée unitaire avait décuplé leur élan. Sans artillerie, foudroyés par celle des pontificaux, attaquant à découvert des tireurs excellents et invisibles, ils avaient subi des pertes énormes dépassant certainement 400 hommes mis hors de combat,

et toujours repoussés, étaient revenus dix fois à l'assaut avec une ardeur nouvelle et sans se rebuter jamais. Il faut savoir rendre hommage à la bravoure dans quelques rangs qu'elle se déploie, et l'on s'honore en reconnaissant le mérite de ses ennemis ; nous hésitons d'autant moins à le faire ici que l'énergie même de l'attaque augmente encore la gloire d'une défense héroïque.

Tout n'était pourtant pas fini, et il restait à forcer un dernier et puissant obstacle. Garibaldi attendit le jour pour donner l'assaut au château, et pendant ce temps ses troupes se répandirent en ville à la grande terreur des habitants, qui auraient eu à subir les plus grands excès sans l'intervention énergique du vieux général. La détestable réputation que la violence avait donné à ses troupes humiliait profondément Garibaldi, et il s'efforça de la démentir, en obligeant ses soldats à respecter la population désarmée.

Le général s'attacha ensuite à remettre un peu d'ordre dans les rangs de son armée, désorganisée par sa victoire même, obtenue après une lutte aussi longue et aussi meurtrière ; il fit occuper toutes les positions défensives autour de la ville dans la direction de Rome, pour arrêter les secours qui pouvaient en arriver, et il envoya des éclaireurs dans tous les sens.

Ces précautions prises, il donna à ses troupes fatiguées quelques heures de repos, que troublèrent seuls les coups de fusils échangés entre les pontificaux et les garibaldiens postés dans les maisons autour du château.

Malgré les supplications des habitants réfugiés dans le château qui craignaient qu'une résistance plus longue n'exaspérât les garibaldiens et ne les poussât aux derniers excès, le capitaine Costes prenait les dispositions nécessaires pour prolonger de quelques heures encore un combat désormais sans espoir. Ces malheureux, voyant le commandant inflexible dans l'accomplissement de son devoir, s'adressèrent à madame Costes, qui depuis quelques jours était venu rejoindre son mari avec son jeune fils ; mais la noble femme, digne compagne du glorieux défenseur de Monte-Rotondo, refusa de s'interposer en leur faveur en disant : « Mon mari doit faire son devoir sans penser à nous. » Paroles admirables dans leur simplicité et qui dépeignaient bien cette âme inaccessible à la crainte, dont la préoccupation la plus grande n'était pas le danger qui menaçait, elle, son époux, et son fils, mais la pensée que les sentiments de l'époux et du père pourraient affaiblir l'héroïsme du soldat (1).

La nuit s'acheva ainsi au milieu des plus tristes prévisions. De temps en temps, la fusillade s'interrompait pour renaitre bientôt, à peu près inoffensive à cause de l'obscurité. Enfin le jour parut et les premiers rayons montrèrent aux pontificaux toutes les fenêtres et tous les toits des maisons avoisinantes hérissés de fusils. Le feu reprit aussitôt sur tout le périmètre du château et se prolongea plusieurs heures, sans que les assaillants parvinssent à forcer la position des assiégés. Garibaldi, exaspéré d'une résistance qui menaçait de lui faire perdre encore une journée précieuse, laissait éclater sa fureur en menaces terribles contre la garnison et commençait à désespérer de la vaincre, lorsqu'un détachement des siens réussit à pénétrer dans les écuries et à y mettre le feu, qui bientôt menaça de gagner le château. Désormais la cour était ouverte, les munitions s'épuisaient rapidement, les soldats étaient harassés de fatigue ; la résistance devenait impossible, et l'on ne pouvait songer à se faire jour à la baïonnette au travers des masses ennemies et sous un feu croisé partant de toutes les fenêtres ;

(1) Quelques instants avant la capitulation, une balle passa entre madame Costes et son enfant, sans les atteindre. Le courage de cette noble femme inspira aux garibaldiens eux-mêmes une véritable admiration.

c'eût été vouer trois cents braves à une mort stérile et certainem. Il ne restait donc plus qu'à se rendre, mais le commandant ne pouvait se résoudre à cette nécessité cruelle, admirable d'activité, d'énergie, de dévouement, il trouva dans son indéfectible volonté le soutien de ses forces surmenées. Ce vieux soldat souffrait cruellement à la pensée d'une capitulation, dont la nécessité s'imposait pourtant d'une façon absolue. Le capitaine monta une dernière fois sur le donjon, dans l'espérance d'y voir arriver les secours, si ardemment désirés. Mais nul détachement pontifical n'apparissait à l'horizon, et la campagne était émaillée de chemises rouges de côté de Rome. Le commandant hésitait encore, lorsque les menaces des garibaldiens et le bruit des matras firent connaître à la garnison qu'après l'incendie qui expirait, on allait recourir à la mine. Cette perspective acheva d'abattre l'énergie des défenseurs et le commandant admit que l'heure douloureuse était venue.

Il fit hisser le drapeau blanc. Les pontificaux, jusqu'alors vainqueurs, voyaient avec une poignante angoisse flétrer le drapeau de leur défaite, qu'accueillaient les hurras frénétiques des garibaldiens, et l'on comprend tout ce que ces nobles cœurs eurent à souffrir dans ce fatal moment. Les larmes coulaient sur plus d'un de ces mâles visages, et l'on entendait...

Le major Canzio, député au parlement de Florence, gendre et premier aide de camp de Garibaldi, s'avança en parlementaire avec Menotti et Ricciotti Garibaldi. Tous trois se montrèrent pleins de courtoisie, félicitèrent la garnison sur sa belle défense et lui accordèrent la vie sauve, avec autorisation pour les officiers de conserver leur épée. Malheureusement, si les chefs se conduisirent en officiers d'une armée civilisée, les soldats agirent en bandits, insultèrent les vaincus désarmés, les pillèrent, les maltraitèrent à un point tel que l'intervention la plus énergique de Menotti et de son frère parvint à leur sauver la vie et à leur faire rendre une faible partie des effets dérobés; encore fut-elle impuissante à arrêter le sac complet du château princier.

Les malheureux prisonniers, dont la bravoure eût dû inspirer le respect à des adversaires moins vils, furent conduits à la cathédrale au milieu de la foule des garibaldiens, qui les accablèrent de coups, d'injures, de boue, de crachats, justifiant ainsi la qualification de *lie de la canaille* que leur donnait Garibaldi lui-même. Ils défilèrent devant le général sur la place Lambruschini, et là, sous ses yeux se passa un odieux attentat contre toutes les lois de la guerre. Sans aucune provocation de leur part, les prisonniers désarmés essayèrent soudain une fusillade à bout portant, qui tua le légionnaire Zecher, blessa deux carabiniers et un artilleur et faillit tuer le lieutenant de gendarmerie Poccioni, qui n'échappa à la mort qu'en se baissant vivement au moment où les fusils se dirigeaient vers lui. Garibaldi, ses fils, ses officiers se jetèrent au milieu de la foule, en criant de respecter les prisonniers, et ils parvinrent à grand-peine à contenir ces scélérats, dont la vue du sang et la rage d'une résistance si méritière pour eux, avaient éveillé tous les instincts sanguinaires et féroces.

Les pontificaux étaient à peine dans la cathédrale que Garibaldi y entra à cheval, suivi de son état-major et de ses aumôniers, prêtres apostats, parmi lesquels se trouvait le très célèbre Pantaleo. Toujours amoureux de la mise en scène, Garibaldi avait trouvé là une occasion qu'il ne pouvait laisser échapper. Il se mit donc à haranguer les prisonniers, les félicitant de leur bravoure et leur annonçant qu'il avait donné ordre de fusiller celui

qui avait, quelques instants auparavant donné le signal des coups de feu dirigés contre eux. Il discuta ensuite avec le commandant les détails de capitulation, dont les bases seulement avaient été fixées par ses fils, et après une assez longue discussion où il fit entrevoir à M. Costes l'impossibilité où il serait de contenir la fureur de ses hommes si ses conditions étaient rejetées, la capitulation suivante fut signée par les deux chefs.

« Le capitaine Costes rend la place de Monte-Rotondo avec les armes qu'elle contient. Les officiers et la troupe seront conduits à la frontière nord des Etats de l'Eglise. Arrivés là les officiers seront libres, mais les soldats s'engageant à ne plus combattre contre les garibaldiens. »

Dans la position désespérée où ils se trouvaient, les pontificaux ne pouvaient désirer des conditions meilleures, et l'on doit reconnaître que Garibaldi montra dans sa victoire une modération qui l'honore. Pour protéger les prisonniers contre de nouveaux attentats, Garibaldi, ses fils et ses officiers les escortèrent eux-mêmes hors des murs jusqu'au couvent de Sainte-Marie. Sans cette précaution nul d'entre eux ne fut sorti vivant des mains des bandits garibaldiens. Ricciotti Garibaldi et un officier milanais de l'état-major, nommé Louis Radice (1) escortaient la voiture dans laquelle se trouvaient M. et madame Costes et leur enfant, porté par le sergent-major Cammaerts de la légion d'Antibes. Leur conduite fut pleine de déférence et de sollicitude pour M. et madame Costes, qu'ils parvinrent à faire passer sains et saufs au milieu des cris de morts des hordes furieuses et qu'ils arrachèrent ainsi au danger le plus grand. Ricciotti avait déjà protégé madame Costes, lors de l'entrée des garibaldiens dans le château, et l'avait conduite jusque dans une maison amie. La veille, lors de la première attaque et de l'occupation de l'église de Saint Roch et du couvent de Sainte-Marie, il avait aussi arraché des mains de ces furieux un prêtre nommé Berbielli, au moment où il allait être infailliblement massacré. Ce sont là des faits que l'on est heureux de pouvoir signaler au milieu de tant d'infamies.

Arrivé au couvent de Sainte-Marie Garibaldi prit congé de ses prisonniers et offrit à madame Costes de la faire reconduire en voiture à Rome sous bonne escorte. La courageuse femme, quoique enceinte et épuisée par les fatigues et les émotions, refusa de se séparer de son mari, dont elle voulait partager le sort. Le Père Vannuelli, aumônier de la garnison, resta à Monte-Rotondo auprès des blessés et y fut l'objet des traitements les plus indignes.

Tel fut le combat de Monte-Rotondo. Quoique le succès n'ait pas couronné sa résistance héroïque, on ne peut assez admirer cette poignée de braves, luttant 27 heures contre un ennemi infiniment supérieur en nombre, énergiquement conduit et qui déployait lui-même une bravoure inaccoutumée. Les conséquences de ce combat furent d'ailleurs aussi heureuses pour les pontificaux que funestes aux garibaldiens. Les pertes énormes subies par ces derniers (2) amortirent singulièrement leur enthousiasme et leur élan. En outre, elles obligèrent Garibaldi

(1) Il portait l'épée de Guillemain, tué à Monte-Libretti.

(2) Ces pertes ont été évaluées ci-dessus, d'après le général Kanzler, à plus de 400 hommes hors de combat. Garibaldi, parlant au capitaine Costes, les évaluait à plus de 500. Quelques instants après, lorsqu'il escortait les prisonniers, il montra un monceau de 36 cadavres garibaldiens étendus à la porte Romaine, en disant que là était tombée la fleur de l'Italie. D'autres rapports et d'autres témoignages portent les pertes des garibaldiens de 500 à 700. Ce qui est certain, c'est que l'on a enseveli un nombre considérable de morts et que certaines compagnies perdirent les 3/4 de leur effectif. En somme, le chiffre de 400 paraît fort au-dessous de la réalité. Les blessés encombraient l'hôpital, les couvents et diverses maisons particulières.

(1) En ce moment, une compagnie de secours était à peu de distance, mais elle était cachée par les bois.

à rester à Monte-Rotondo toute la journée du 26 et la matinée du 27 pour réorganiser ses compagnies décimées; relever des centaines de blessés, leur faire donner les premiers soins et évacuer sur Corrèse ceux qui étaient en état d'être transportés. La résistance des pontificaux coûta donc à Garibaldi les journées du 25, du 26 et une partie de celle du 27, ce qui suffit justement à opérer la concentration de toute l'armée à Rome et à réduire ainsi à néant tout espoir d'enlever cette ville par un coup de main. Garibaldi, avait trouvé les Thermopyles à Monte-Rotondo, et l'ordre du général Kanzler de résister à outrance se trouvait amplement justifié.

Du côté des pontificaux les pertes furent très-minimes, grâce aux conditions défensives qui les protégeaient contre le feu de l'ennemi (1); on dirait même qu'elles furent insignifiantes, si, parmi les morts, ne s'était trouvé l'héroïque lieutenant de Quatrebarbes, qui, transporté à Rome après la délivrance de Monte-Rotondo, y mourut des suites de l'amputation que nécessita son horrible blessure.

BARON MÉVIUS.

## La France et le Cœur de Jésus

### I.—Sous Louis XIV.

La monarchie française était parvenue à l'apogée de sa gloire. Celui qu'on appelait justement le grand Roi dictait les lois à l'Europe. Sous la protection de son sceptre, les lettres, les sciences et les arts jetaient un éclat éblouissant... Mais la corruption s'étalait jusque sur le trône, et gagnait de proche en proche toutes les classes de la société. D'autre part, le jansénisme éteignait dans les cœurs les flammes de la véritable piété; le gallicanisme relâchait les liens qui aurait dû toujours étroitement unir la Fille aînée de l'Eglise à sa Mère; et à la faveur des discordes religieuses, l'incrédulité se glissait dans l'ombre.

En ce moment même vivait à Paray-le-Monial en Bourgogne, dans un monastère obscur de la Visitation, une humble religieuse destinée à devenir célèbre, sœur Marguerite-Marie Alacoque. Depuis, ses écrits ont été hautement approuvés, et sa sainteté proclamée par l'autorité du Siège apostolique; et Pie IX, le 19 octobre 1866, lui a solennellement décerné les honneurs de la Béatification.

Les lecteurs du *Messenger du cœur de Jésus* connaissent les admirables révélations de notre Bienheureuse. Voici un nouveau document qui n'est pas sans valeur pour les enfants de la France:

Le 23 février 1689, elle écrit à la Mère de Saumaise, son ancienne Supérieure: "Ah! que de bonheur pour vous et pour ceux qui contribuent à glorifier l'aimable Cœur de Jésus! Non-seulement ils s'attirent son amitié et ses bénédictions éternelles, mais GAGNENT UN PUISSANT PROTECTEUR A NOTRE PATRIE... Il ne fallait pas un moins puissant pour la juste colère de Dieu."

### II.—Sous Louis XV.

La France de Louis XV et de Voltaire était peu faite pour comprendre le culte du divin Cœur; et pourtant il ne manqua pas alors d'adorateurs fidèles.

(1) Le maréchal des logis d'artillerie Massei, le zouave Meire, qui se trouvait accidentellement à Monte-Rotondo, le carabinier suisse Stiheli et les légionnaires Lamothe, Français, et Zecher, Suisse, trouvèrent à Monte-Rotondo une mort glorieuse. Nous n'avons pu connaître ni le nom des blessés ni leur nombre exact, qui paraît être de 15 à 25.

Dès l'année 1725, la ville de Marseille donna un grand exemple. Délivrée de la peste par la miraculeuse protection du Sacré Cœur, elle fit en son honneur un vœu solennel, dont il sera bon de reproduire ici le texte:

"Aujourd'hui, 28 mai 1772, nous, consuls de la ville de Marseille, nous étant assemblés au conseil de ville, en présence de M. le marquis de Pille, notre gouverneur; lecture faite de la lettre que Mgr. l'évêque nous a adressée nous avons résolu, d'un consentement unanime, de faire à Dieu, entre les mains du dit seigneur évêque, un vœu stable et irrévocable, par lequel nous nous obligeons, nous et nos successeurs, à perpétuité: d'aller chaque année, le jour de la fête du Sacré-Cœur de Jésus, assister à la messe dans l'église du premier monastère de la Visitation; d'y recevoir le saint sacrement de l'Eucharistie et d'y offrir un cierge de quatre livres pour l'expiation des péchés commis dans la ville, lequel cierge brûlera ce jour-là devant le saint Sacrement. De plus, nous prions Mgr. l'évêque d'indiquer une procession solennelle de tous les Ordres, qu'on fera ce même jour à perpétuité, à l'heure de Vêpres, et à laquelle nous serons obligés de nous trouver.

"Fait à Marseille, le jour et an ci dessus."

Jusqu'à l'époque de nos grands malheurs, tout s'accomplissait fidèlement comme on l'avait voué. L'évêque mentionner dans cet acte mémorable n'est autre que l'illustre Belzunce, ce Charles Borromée de la France. Aix, Avignon, et d'autres cités ne tardèrent pas à prendre les mêmes engagements que Marseille.

A la suite de ces belles manifestations publiques, beaucoup de prélats établirent officiellement dans leurs diocèses la fête et l'office du Sacré-Cœur de Jésus. Parmi les plus zélés, on distingua Mgr. Languet, évêque de Soissons, auteur d'une remarquable *Vie de la mère Marguerite-Marie Alacoque*, qu'il dédia à la pieuse reine Marie Leckzinska, et Mgr. de Pressy, évêque de Boulogne, qui nous a laissé sur la dévotion au Sacré-Cœur des ouvrages pleins de science et d'onction.

A cette époque, plusieurs souverains s'intéressèrent activement au triomphe du divin Cœur.

Le 15 mai 1726, Frédéric-Auguste II, roi de Pologne, écrivait au pape Benoît XIII, pour lui demander d'étendre à tout l'univers la pratique de cette dévotion. Le 10 mars de l'année suivante, Philippe V, petit-fils de Louis XIV et roi d'Espagne, sollicitait du même pontife l'établissement de la fête du Sacré-Cœur dans tous ses royaumes et domaines. Plus tard, Françoise-Elisabeth, reine de Portugal, obtint pour ses états une semblable faveur.

Enfin, au mois de juillet 1765, notre admirable reine Marie Leckzinska, qui, dans le palais même de Louis XV pratiquait, avec son fils le Dauphin et ses quatre filles, les plus pures vertus du christianisme, recourut à l'assemblée générale du clergé de France pour hâter encore et développer la diffusion du culte de l'adorable Cœur de Jésus. L'assemblée ne pouvait que faire droit à des vœux si légitimes, et voici le texte même de sa délibération: "Tous les évêques qui composent l'Assemblée, également pénétrés du profond respect et de la vénération qui ne sont pas moins dus aux vertus éminentes de Sa Majesté qu'à son sang auguste, et voulant, autant qu'il est en eux, seconder un zèle aussi édifiant, ont unanimement délibéré d'établir dans leurs diocèses respectifs la dévotion et l'office du Sacré-Cœur de Jésus, et d'inviter par une lettre-circulaire les évêques du royaume d'en faire autant dans les diocèses où cette dévotion et cet office ne sont pas encore établis."

La lettre-circulaire fut écrite, en effet, et rencontra partout l'adhésion la plus parfaite.

C'étaient là sans doute de touchants hommages; mais la France n'y intervenait pas comme nation: Dieu voulait davantage.

## III. — SOUS LOUIS XVI ET LA CONVENTION.

Le 23 décembre 1787, Madame Louise de France, l'héroïque Carmélite de Saint-Denis, expirait en prédestinée dans son humble cellule. La fille des rois s'était offerte comme une victime d'expiation, et Dieu avait accepté son sacrifice ; mais sa justice irritée demandait une victime plus auguste encore.

La révolution avançait à grands pas, menaçant de tout engloutir : monarchie, noblesse, clergé, vieilles institutions et vieilles mœurs. Bientôt Louis XVI compris que sa main n'était plus assez ferme pour lutter contre la tempête. Enfermé dans son palais des Tuileries, après le retour de Varennes, il tourna sa pensée vers le Cœur de Jésus. C'est dans les premiers mois de 1792 qu'il formula ce vœu touchant dont le texte fut recueilli par les soins de M. Hébert, alors son confesseur et supérieur général des Eudistes, plus tard massacré aux Carmes avec tant de prêtres fidèles.

Voici le vœu du roi martyr :

« Vous voyez, ô mon Dieu, toutes les plaies qui déchirent mon cœur, et la profondeur de l'abîme dans lequel je suis tombé. Des maux sans nombre m'environnent de toute part. A mes malheurs personnels et à ceux de ma famille, qui sont affreux, se joignent, pour accabler mon âme, ceux qui couvrent la face du royaume. Les cris de tous les infortunés, les gémissements de la religion opprimée retentissent à mes oreilles, et une voix intérieure m'avertit encore que peut-être votre justice me reproche ces calamités, parce que, dans les jours de ma puissance, je n'ai pas réprimé la licence du peuple et l'irréligion, qui en sont les principales sources ; parce que j'ai fourni moi-même des armées à l'hérésie qui triomphe, en la favorisant par des lois qui ont doublé ses forces et lui ont donné l'audace de tout oser.

« Je n'aurai pas la témérité, ô mon Dieu, de me justifié devant vous ; mais vous savez que mon cœur a toujours été soumis à la foi et aux règles des mœurs ; mes fautes sont le fruit de ma faiblesse et semblent dignes de votre grande miséricorde. Vous avez pardonné le roi David, qui avait été la cause que vos ennemis avaient blasphémé contre vous ; au roi Manassés, qui avait entraîné son peuple dans l'idolâtrie. Désarmé par leur pénitence, vous les avez rétabli l'un et l'autre sur le trône de Juda ; vous les avez fait régner avec paix et gloire. Seriez-vous inexorable aujourd'hui pour un fils de saint Louis, qui prend ces rois pénitents pour modèles et qui, à leur exemple, désire réparer ses fautes et devenir un roi selon votre Cœur ?

« O Jésus-Christ, divin Rédempteur de toutes nos iniquités, c'est dans votre Cœur adorable que je veux déposer les effusions de mon âme affligée. J'appelle à mon secours le tendre Cœur de Marie, mon auguste protectrice et ma mère, et l'assistante de saint Louis, mon patron et le plus illustre de mes aïeux.

« Ouvrez-vous, Cœur adorable, et par les mains si pures de mes puissants intercesseurs, recevez avec bonté les vœux satisfacteurs que la confiance m'inspire, et que je vous offre comme l'expression naïve de mes sentiments. Si, par un effet de la bonté infinie de Dieu, je recouvre ma liberté, ma couronne et ma puissance royale je promets solennellement :

« 1. De révoquer, le plus tôt possible, toutes les lois qui me seront indiqués, soit par le Pape, soit par un concile, soit par quatre évêques choisis parmi les plus éclairés et les plus vertueux de mon royaume, comme contraintes à la pureté et à l'intégrité de la foi, à la discipline et à la juridiction spirituelle de la sainte Eglise catholique, apostolique, romaine, et notamment la *Constitution civile du clergé* ;

« 2. De prendre, dans l'intervalle d'une année, tant auprès du Pape qu'auprès des évêques de mon royaume, toutes les mesures nécessaires pour établir, en suivant les formes canoniques, une fête solennelle en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus, laquelle sera célébrée à perpétuité dans toute la France, le premier vendredi après l'octave du Saint-Sacrement, et toujours suivie d'une procession générale, en réparation des outrages et profanations commises dans nos saints temples, pendant le temps des troubles, par les schismatiques, les hérétiques et les mauvais chrétiens ;

« 3. D'aller moi-même en personne, sous trois mois, à compter du jour de ma délivrance, dans l'église Notre-Dame de Paris, ou dans toute autre église principale du lieu où je me trouverai, et de prononcer, un jour de dimanche ou de fête, au pied du maître-autel, après l'offertoire de la messe, et entre les mains du célébrant un acte solennel de CONSÉCRATION DE MA PERSONNE DE MA FAMILLE ET DE MON ROYAUME AU SACRÉ-CŒUR DE JESUS, avec promesse de donner à tous mes sujets l'exemple du culte et de la dévotion qui sont dus à ce Cœur adorable.

« 4. D'ériger et de décorer à mes frais, dans l'église que je choisirai pour cela, dans le cours d'une année à compter du jour de ma délivrance, une chapelle et un autel qui sera dédié au Sacré Cœur de Jésus, et qui servira de monument éternel de ma reconnaissance et de ma confiance sans bornes dans les mérites infinis et dans les trésors inépuisables de grâces qui sont renfermés dans ce Cœur sacré ;

« 5. Enfin, de renouveler tous les ans, au lieu où je me trouverai, le jour qu'on célébrera la fête du Sacré-Cœur, l'acte de consécration exprimé dans l'article troisième et d'assister à la procession générale qui suivra la messe de ce jour.

Je ne puis aujourd'hui prononcer qu'en secret cet engagement, mais je le signerais de mon sang s'il le fallait ; et le plus beau jour de ma vie sera celui où je pourrai le publier à haute voix dans le temple.

« O CŒUR ADORABLE DE MON SAUVEUR ! que j'oublie ma main droite et que je m'oublie moi-même, si jamais j'oublie vos bienfaits et mes promesses, si je cesse de vous aimer et de mettre en vous ma confiance et toute ma consolation. Ainsi soit-il. »

Ce cri de prière et de détresse n'eut pas son plein effet : pourquoi ? peut-être parce que Louis XVI, n'était plus roi que de nom, quand il prit cet engagement solennel : Dieu veut que la France soit consacrée au Cœur de Jésus par son souverain réel et agissant comme souverain ! Du moins le pieux monarque puisa-t-il à cette divine source l'héroïsme du martyr ; et son appel ne resta pas sans écho. Peu de temps après, la Vendée se levait, et l'on sait bien que « cette race de géants » les Bonchamps, les Cathelineau, les Lescure, les La Rochejaquelein et tous les autres gentilshommes et paysans, se faisaient gloire d'aller à la bataille avec l'image du Sacré-Cœur sur la poitrine !

## IV. — SOUS LA RESTAURATION.

A cette époque de reconnaissance monarchique et religieuse, on se souvint du vœu de Louis XVI. Bien que la condition n'eut pas été remplie beaucoup de nobles cœurs croyaient la France obligée d'honneur à tenir les engagements contractés par le Roi-martyr. Plusieurs diocèses furent solennellement consacrés au Cœur de Jésus. La plupart de nos cathédrales eurent un autel dédié en son honneur.

Ce n'était pas assez pourtant : Notre Seigneur réclamait un hommage national.

Dans ce temps là vivait à Paris, au célèbre Couvent des

*Oiseaux*, une humble religieuse que les princesses allaient plus d'une fois visiter. Elle était favorisée de communications surnaturelles. Les guides spirituels de son âme, prêtres aussi éclairés que vertueux, l'illustre de Quélen, archevêque de Paris, d'autres personnes également versées dans la science des saints, ne purent s'empêcher de reconnaître en cette âme privilégiée l'action de l'esprit de Dieu.

Marie de Jésus, tel était son nom en religion, avait eu dès son enfance la plus tendre dévotion envers le divin Cœur. En 1814, son zèle s'enflamma par la lecture d'une prière aujourd'hui répandue partout et intitulée "Consécration de la France au Sacré-Cœur de Jésus." Elle continua de la réciter avec un ferveur croissant et un désir toujours plus vif d'en obtenir l'accomplissement.

Quelques années après, ayant entendu lire le mandement et les autres pièces relatives à la consécration de la ville de Poitiers au Sacré-Cœur de Jésus : "Ah! dit-elle en soupirant, si la France entière pouvait jouir du même bonheur!" Et c'est vers ce but que se dirigèrent désormais tous les vœux de son âme, toutes les intentions de ses communions, tous les sacrifices dont sa vie est semée.

Alors se multiplièrent les communications célestes qu'elle recevait par le Cœur de Jésus.

"Abîmée dans cet océan de lumière, écrit le vénérable Père Ronsin, son confesseur, elle y voyait clairement les desirs de ce Cœur adorable tout embrasé d'amour pour les hommes, et les desseins particuliers de sa MISÉRICORDIE SUR LA FRANCE!"

#### V.—EN 1870 ET 1871.

Le culte du Cœur de Jésus n'avait pas cessé de se développer dans le cœur des pieux fidèles, parmi les membres du clergé, et surtout au sein des communautés religieuses.

Vers 1840, une Œuvre admirable prit naissance, l'Œuvre de l'APOSTOLAT DE LA PRIÈRE, qui n'est autre chose que la Ligue des cœurs chrétiens unis au Cœur de Jésus pour le triomphe de l'Eglise et le salut des âmes. Cette association dont la France fut le berceau, embrassa aujourd'hui l'univers et compte ses membres par millions. Aussi n'est-il pas étonnant qu'en 1870, l'heure des désastres vint de notre France, les croyants aient tourné les yeux vers ce Cœur adorable, d'où doit venir notre salut. Un vœu fut formulé par des laïques éminents de Paris, que la guerre avait chassés en province. Ce vœu, qui semble préparer enfin la réalisation du vœu de Louis XVI, à pour but d'obtenir la délivrance de la France et de l'Eglise. Des millions de personnes ont déjà donné leur nom.

En même temps que cette généreuse idée se répandait partout comme une flamme, l'honneur des armées françaises, si tristement compromis dans nos récentes luttes, trouvait un asile inviolable dans le cœur des intrépides volontaires de Charette et de Cathelinéan. Ces braves, revenant aux grandes traditions de la première Vendée, suraient au combat l'étendard rajeuni du Sacré-Cœur, qu'ils emportaient de leur sang généreux aux champs de Patay et du Mans; et, grâce à la puissance des convictions religieuses, les soldats, tant honnis, du Pape, se trouvaient sans efforts les meilleurs soldats de la France.

Que reste-t-il donc à faire, sinon que la FRANCE, REPRÉSENTÉE PAR SON SOUVERAIN, SE CONSACRE SOLENNELLEMENT AU CŒUR DE JESUS ? DIEU le demande obstinément; et pour accomplir ce grand acte, que faut-il ? LA SAINTE AU-DACE DU BIEN. Alors sera vraiment sauvée la nation française et réalisée la parole célèbre de Joseph de Maistre : "La révolution, inaugurée par la déclaration impie des Droits de l'homme, aboutira à la solennelle proclamation des Droits de Dieu." VICTOR ALLET.

#### LES COLLABORATEURS DU PAPE.

L'auxiliaire principale du Pape est le *secrétaire d'Etat*. Le cardinal Jacobini en remplit aujourd'hui la charge. Il reçoit pour le Souverain-Pontife, les représentants des puissances confèrent avec eux, correspond avec le gouvernement. C'est le ministre politique.

Le cardinal Jacobini demeure au Vatican même, au-dessus du Pape. Il faut monter 325 marches pour arriver de la place Saint-Pierre à l'appartement qu'il occupe. Une fois qu'on est arrivé là, on est amplement récompensé par le panorama grandiose qui se déroule aux yeux : la Ville, la campagne romaine et les montagnes de la Sabine. Voilà pour l'extérieur.

Au dedans, on a affaire au plus excellent des hommes, au plus avisé des diplomates.

Petit, rond, le cardinal secrétaire d'Etat n'a pas l'air imposant, la *Cavalcatura*, si prisée des Romains. Malgré cela il a fort grand air. Sa naissance et les hautes fonctions qu'il a remplies lui ont donné les habitudes et les manières du plus parfait gentilhomme. Sa qualité maîtresse, c'est la bonté, la bonté vraie, la bonté du cœur. Lorsqu'il vous annonce une heureuse nouvelle, on sent que, tout le premier, il est réjoui. Il est réellement attristé s'il ne peut vous dire des choses agréables. Et ce ministre foncièrement bon, à la figure épanouie, vous regarde avec deux yeux petits, vifs, perçants, fureteurs, tient des conversations fort spirituelles.

Un homme d'avenir, Mgr Pallotti, est adjoint au cardinal Jacobini pour l'expédition des affaires, plus particulièrement ecclésiastiques.

Mgr Mocenni, nouvellement arrivé de l'Amérique du Sud, est chargé de l'examen des affaires politiques.

#### LES CONGRÉGATIONS ROMAINES.

On pense bien que ce n'est pas le cardinal secrétaire d'Etat, assisté de ses deux substitués qui peut suffire à expédier toutes les affaires de la Catholicité.

L'administration des consciences tient à une foule de choses qui doivent être étudiées avec soin. Il y a donc, auprès du Saint-Siège un certain nombre de ministères ecclésiastiques qui connaissent des affaires dont la décision appartient au Souverain Pontife.

1° *Le Saint-Office* qui examine tout, ce qui concerne la foi catholique, la conservation du dogme et son unité. Cette Congrégation se compose de 11 cardinaux, 26 consultants, 5 qualificateurs, 5 officiaux. Le Saint-Office tient ses séances dans le palais de l'Inquisition, près le Vatican.

2° *La Congrégation du Concile*, qui tient tout à la fois de la Cour de cassation et du Conseil d'Etat. C'est une des institutions les plus importantes du St. Siège. Les bureaux se trouvent dans le palais de la chancellerie : 36 cardinaux, 6 officiaux, 11 rapporteurs.

3° *Congrégation de l'Index*; Examen des livres : 33 cardinaux, 46 consultants, 5 rapporteurs.

4° *Evêques et réguliers*. Le vrai comité du contentieux du Saint-Siège, devant lequel se traite les litiges de l'Eglise : 35 cardinaux, 27 consultants, 10 officiaux.

5° *Rites*. Elle est chargée de tout ce qui se rapporte à la canonisation des Saints et à l'observation des Rites sacrés : 26 cardinaux, 9 officiaux, 27 consultants.

6° *Consistoire*.—Congrégation chargée de tout ce qui tient à la tenue des consistoires. 6 cardinaux et 2 officiaux.

7° *Examen des Evêques*.— "Celui qui est promu à l'épiscopat doit être examiné dit le quatrième concile, de Carthage, tenu sous Saint Augustin." En conséquence, établissement d'une congrégation : 2 cardinaux, 5 officiaux.



## LA PROPAGANDE.

Il ne suffit pas à un pouvoir d'avoir la force, il faut qu'il s'en serve. La Propagande est le bras droit de la Papauté. Tout ce qui concerne la conservation et la propagation de la foi dans les pays infidèles ou hérétiques est du ressort de cette congrégation. C'est elle qui envoie des missionnaires dans les diverses parties du monde qui assigne les missions différentes corporations religieuses, qui présente les sujets au Saint-Père pour les évêchés, les vicariats et préfectures apostoliques, etc. C'est elle, en un mot, qui est chargée du spirituel et du temporel des missions, et qui résout les litiges qui peuvent s'élever par rapport aux juridictions.

Pour animer cette grande armée de la conquête catholique, la Propagande a recours à un conseil d'administration, qui est comme le conseil de guerre qui détermine les points à attaquer et les mouvements à opérer. Un conseil des finances administre les revenus considérables qui sont destinés à faire face aux dépenses du prosélytisme catholique. Une imprimerie est attachée à la Propagande, et peut imprimer et corriger des œuvres écrites dans toutes les langues du monde. On m'y a montré le *Pater* imprimé en deux cent cinquantes langues ou idiomes.

## LA MAISON DU PAPE.

Le Saint-Père a autour de lui un nombreux personnel. Le Vatican est le plus grand palais du monde. On y compte près de onze mille chambres, grandes ou petites. Pour occuper cet immensité, il ne faut pas moins de deux mille employés de tout ordre. Il n'y a pas lieu de faire ici le dénombrement des *bussolanti*, des *gardes suisses*, des *palatins*, des *cameriers de cape et d'épée*, des *clers de la chambre*, de tout cet entourage splendide qui fait du Vatican et de la cour pontificale, l'ensemble le plus pittoresque du monde. Dans le Vatican, la Pauline, la Royale, la Ducale, la Consistoriale, sont des monuments magnifiques, mais ils appartiennent à la Catholécité et au culte, beaucoup plus qu'au Pape. A mesure que le Saint-Père se rapproche de ses appartements privés, les salles perdent de leur éclat et de leur ampleur, jusqu'à ce qu'on arrive au cabinet de travail du Pape, qui n'est autre qu'une simple cellule de religieux, avec des meubles reconvertis de serge verte, et de petits rideaux de mousseline aux croisées. Ainsi en est-il pour le personnel. La cour est pour le Souverain Pontife. Léon XIII n'a ordinairement affaire qu'à un nombre très restreint de serviteurs. Dans la Papauté, l'institution est grandiose, et l'homme simple.

Parmi les serviteurs qui entourent le Souverain Pontife, quelques-uns l'ont accompagné de Pérouse à Rome. Quelques membres du clergé Romain se sont plaints de cette intrusion qui avait pour résultat de retarder l'avancement et d'entraver la carrière. Léon XIII ne s'est pas laissé arrêter par ces plaintes intéressées. Pendant son long séjour à Pérouse il avait eu l'art de discerner quelques individualités, et la patience de les former pour la vertu et le gouvernement des hommes. Monté sur le trône Pontifical, il a gardé autour de lui cette troupe choisie, et il s'en sert pour le plus grand bien de l'Eglise. "On ne gouverne qu'avec ses amis" disait St. Just. Tous les membres du clergé Romain sont les amis du pape ; mais la petite colonie Pérusine est plus amie, et cette tendresse particulière est le délassement de la vie si austère de Léon XIII. Comment ne serait-il pas touché du respectueux dévouement de ce grave et éminent prélat, Mgr Laurenzi, d'une conversation si attachante et d'un aspect si vénérable ? Tout Rome est ému de l'affection filiale de ce gracieux homme d'église qui s'appelle, Mgr Boccali, élevé par le Pape dans son archevêché de Pérouse, et qui, inséparable de son bienfaiteur et de son

maître, lui consacre son intelligence et ses forces par un zèle passionné. Ces nobles et fidèles affections sont le seul rayon de joie qui dore l'intérieur sévère du Vatican.

## L'Eglise de Saint-Pierre de Rome

L'antiquité, qui nous a légué de belles lois sur l'architecture, n'a rien produit de pareil à la métropole du monde chrétien, à la basilique de Saint-Pierre de Rome. Non, il n'est pas de spectacle plus merveilleux que celui qui s'offre au voyageur lorsqu'il arrive à Saint-Pierre. Et d'abord il mesure d'un regard étonné une place, dont il n'existe de modèle dans aucun pays de l'univers, une place dont les contours sont dessinés par une épaisse forêt de colonnes qui suit sur quatre rangs les deux vastes courbes d'un oval immense. Au milieu de cette ellipse, qui a deux cents mètres de long, s'élève un obélisque égyptien, d'un seul morceau de granit oriental : c'est celui que Caligula avait fait transporter à Rome et que Sixte-Quint fit placer à l'avant scène de Saint-Pierre.

Des deux côtés de l'obélisque jaillissent deux fontaines dont les eaux abondantes retombent dans un double bassin de granit. Les deux portiques, que l'on appelle la colonnade du Bernin, dessinent par leur quatre rangées de colonnes, trois routes dont la plus spacieuse est assez large pour laisser passer les carrosses des cardinaux. Sur l'entablement de ces portiques, ornés de balustres, s'élèvent cent quatre-vingt-douze statues colossales qui paraissent à peine de grandeur naturelle à côté du prodigieux monument dont elle décorent les avenues. A la suite de la place ovale s'ouvre une autre place en trapèze qui précède la façade, au milieu de laquelle on remarque le balcon, d'où le pape donne sa bénédiction *urbî et orbî*. On monte enfin par un grand escalier au vestibule de Saint-Pierre, portique de proportions gigantesques, coloré de marbres précieux, incrusté de bas-reliefs, rehaussé d'or et de mosaïques, et comme gardé par les deux statues équestres de Charlemagne et de Constantin.

Celui qui entre pour la première fois dans Saint-Pierre n'en conçoit pas d'abord toute l'étendue. L'immensité de Saint-Pierre ne pénètre que lentement dans la pensée, mais une fois que l'esprit s'est ouvert à cette perception, les choses grandissent comme par enchantement ; la nef s'allonge, les voûtes s'élèvent à une hauteur prodigieuse, les nains deviennent des colosses, les chapelles paraissent aussi vastes que des cathédrales.

Les plus célèbres monuments de l'Europe sont petits en comparaison de Saint-Pierre. Les cathédrales de Strasbourg et de Milan ne sont pas de moitié aussi grandes. Notre-Dame de Paris a cent mètres de moins en largeur, et Saint-Paul de Londres a soixante mètres de moins en longueur.

La hauteur de la coupole de Saint-Pierre depuis le pavé de l'église jusqu'au sommet de la croix, est de cent quarante mètres, c'est-à-dire que les tours de Notre-Dame ne s'élèveraient pas même à la hauteur ou commence la courbe de la coupole.

Mais quelle magnificence dans ces nefs interminables, quel peuple de statues ! que de monuments dans ce monument ! On y compte cent cinquante figures de bronze ou de marbre ; dix-neuf mausolées d'une richesse sans égale ; on y voit des chapelles où scintillent l'améthyste, l'émeraude, le saphir, ou abondent le porphyre, et le jaspe, et l'albâtre oriental, et le granit. Il y a là un tabernacle qui est porté par douze colonnes en lapis-lazuli, de six mètres de hauteur, et le baldaquin de bronze qui couronne le maître-autel est plus élevé que la colonnade du Louvre. Mais en est soutenu par quatre colonnes torses surmontées de quatre anges, et qui seules feraient croire à l'incroyable magnificence du temple de Jérusalem. Enfin, quarante papes ont épuisé ici leurs trésors, et les plus grands hommes y ont épuisé leur génie.

Pour que cette description, que nous empruntons à M. Armentaud, fût complète, il faudrait y joindre le récit des fêtes religieuses dont Saint-Pierre a été le théâtre. Ici des papes ont été intronisés ; ici des papes ont été enterrés ; les canonisations de saints nombreux y ont été solennisées avec une pompe dont rien ne peut donner l'idée lorsqu'on ne l'a pas vue.